

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 14

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: T.O.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Le vieux sapin de l'Alliaz.

A 400 mètres plus haut que l'hôtel de l'Alliaz, dans une forêt de sapins qui couvre le flanc de la montagne, on observe une véritable merveille de végétation. C'est un vieux sapin qui domine d'une dizaine de mètres tous ceux qui l'entourent, et, sans doute, c'est l'arbre le plus ancien et le plus remarquable du canton de Vaud, et peut-être de toute la Suisse. A la base, son tronc mesure environ 10 mètres de circonférence. A une hauteur d'un mètre et demi du sol, et du côté du midi, naissent sept rejets qui sont devenus autant d'arbres aussi vigoureux que les autres sapins de la forêt. D'abord recourbés et tordus à la base, ils se redressent, pour s'élever ensuite perpendiculairement en suivant une direction parallèle à la maîtresse-tige.

Mais, le fait le plus curieux, c'est que les deux plus gros de ces rejets sont reliés au tronc principal par des contreforts présentant l'aspect de véritables sommiers, et provenant de branches qui s'y sont soudées. Mais, comment cette soudure, dont il est impossible de découvrir l'endroit, s'est-elle produite ?.... Une branche, partie de la maîtresse-tige, est-elle allée se souder au tronc du rejeton, par une sorte de greffe par approche ? Ou bien, deux branches, parties en même temps du rejeton et de la maîtresse-tige, se sont-elles rencontrées et soudées par leurs extrémités ? La première hypothèse paraît la plus probable.

L'espace compris entre le plancher raboteux formé par l'enchevêtrement des rejets à leur point de départ, est assez vaste pour qu'on puisse y construire une habitation, dans laquelle un ermite se trouverait fort à l'aise.

Sans nul doute, cet arbre remonte beaucoup plus haut que le tilleul de Fribourg, et l'on pourrait, sans être taxé d'exagération, lui assigner 7 à 800 ans d'existence. *(La Nature.)*

Monsieur le rédacteur,

Le piquant portrait que le *Conteur vaudois* nous trace de la cuisinière française est d'une fidélité frappante. Mais les Français, et en particulier les Parisiens, sont-ils les seuls à subir cette décadence de la domesticité ? Les Anglais, sous ce rapport, me paraissent être tout autant sinon plus mal servis

que leurs voisins. Cependant, avant d'accuser trop haut cette intéressante classe de la société, ne conviendrait-il pas que les maîtres fassent un léger retour sur eux-mêmes et voient si le proverbe : *tel maître, tel valet*, ne trouverait pas souvent son application. Pour ma part, j'ai toujours cru que la corruption d'en haut devait influencer sur la moralité d'en bas. Puis, du reste, convenons que les domestiques, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, sont à peu près partout les mêmes. Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment le spirituel docteur Swift, l'auteur de *Gulliver*, dépeignait les domestiques de son époque. Cette critique humoristique a été écrite sous forme de conseils aux serviteurs, leur enseignant à vexer, tourmenter, tromper, trahir, friponner maîtres et maîtresses. Voici quelques fragments de cet ouvrage :

« Lorsque vous avez été envoyé en commission et que vous êtes resté trop longtemps dehors, vous devez toujours avoir une excuse toute prête : par exemple, votre oncle est arrivé ce matin de six lieues pour vous voir et part demain à la pointe du jour ; vous avez fait vos adieux à un vieux camarade qui part pour l'Amérique ; vous avez été consoler votre cousin qu'on conduisait à Botany-Bay ; vous vous êtes heurté le pied contre une borne, et vous avez été obligé d'entrer dans une boutique où vous êtes resté trois heures avant de pouvoir faire un seul pas ; on vous a conduit à la police comme témoin d'une batterie, etc., etc.

» Quand vous achetez pour votre maître, ne marchandez jamais ; c'est lui faire honneur ; d'ailleurs, il peut plutôt supporter une perte qu'un pauvre marchand.

» Si vous êtes chez un maître qui a plusieurs domestiques, ne faites jamais rien au-delà de ce qui est dans votre emploi ; pour tout le reste, dites que vous n'entendez rien à cela ou que ce n'est pas votre ouvrage.

» Si l'on vous répète de fermer les portes, fermez-les avec tant de bruit que vos maîtres en sautent sur leurs sièges et que tout tremble dans l'appartement.

» Ne venez jamais qu'on ne vous ait sonné ou appelé trois ou quatre fois : il n'y a que les chiens qui arrivent au premier coup de sifflet.

» Si vous êtes en faveur auprès de votre maître, faites-lui entendre que vous avez une autre place

en vue. Sur cela, votre maître, s'il a quelque générosité, vous augmentera plutôt que de vous laisser partir; s'il n'en fait rien, et si, en définitive, vous tenez à ne point perdre votre place, dites qu'un camarade vous a décidé à rester.

» Voulez-vous quitter votre maître sans être obligé de rompre vous-même avec lui, devenez tout-à-coup maussade et insolent plus qu'à l'ordinaire; il vous chassera, et, pour vous venger, vous direz tant de mal de lui à vos camarades, qu'il ne pourra plus trouver aucun bon domestique.

» Quand vous avez fait une faute, soyez impertinent et emportez-vous comme si vous étiez l'offensé: c'est souvent le moyen de faire tomber à l'instant la colère de votre maître.

» Si l'on vous gronde, murmurez sourdement en vous en allant le long des corridors et des escaliers; c'est le moyen de faire douter si par hasard l'on n'aurait pas été injuste envers vous.

» Si vos maîtres vous grondent une seule fois à tort, heureux, trois fois heureux domestique! vous n'aurez plus à faire désormais, toutes les fois que vous ferez une faute, que de leur rappeler leur injustice.

» Querellez-vous, battez-vous entre domestiques, mais souvenez-vous toujours que vous avez un ennemi commun.

Si quelqu'un de vos camarades est ivre, et si on le demande, dites qu'il est couché parce qu'il est indisposé; votre maîtresse, par bon cœur, vous donnera quelque chose pour restaurer le pauvre homme. »

T. O.

Un événement littéraire fort intéressant se prépare à Lyon. Il s'agit d'une fête en l'honneur d'un chansonnier, un peu oublié peut-être, mais qui a eu son heure de célébrité, de popularité et de gloire; nous voulons parler de Pierre Dupont. On va lui élever une statue et, à cette occasion, il y aura une sorte de congrès de tous les chansonniers de France. Les brillantes compositions de Béranger, d'Hégésippe Moreau, de Desaugier et de Rouget de L'Isle ont illustré la chanson populaire, et Dupont figure avec honneur dans cette élite de poètes de l'atelier, du cabaret et des champs de bataille. Quelques-unes de ses compositions: *Les Bœufs*, *le Chant des ouvriers*, ont obtenu un succès qui n'est pas épuisé. Les témoins de la Révolution de 1848 se souviennent d'avoir entendu chanter dans des banquets démocratiques ces vers où les prolétaires racontent leurs tristesses et leurs espérances:

Mal nourris, logés dans des trous,
Sous les combles ou dans les décombres,
Nous perchons avec les hiboux,
Et les larrons amis des ombres.

Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous et quand nous pourrons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, buvons à l'indépendance du monde.

Sainte-Beuve, qui n'avait pas le tempérament bien démagogique, admirait beaucoup pourtant la sincérité et le charme pittoresque de cette chanson des ouvriers.

Quoi qu'il en soit, les débuts de ce poète véritable furent des plus pénibles. Il fit paraître, d'abord à Provins en 1844, un poème et des poésies diverses où se rencontrent des choses charmantes, mais qui passèrent inaperçues. Le jeune auteur ne se découragea pas. Il vint à Paris afin de voir Victor Hugo et d'intéresser le grand poète admiré au pauvre poète méconnu. Il se produisit à cette occasion une scène touchante. Pierre Dupont arrive à la place Royale, où demeurait Victor Hugo; il monte à l'appartement du poète et fait passer sa carte, sur laquelle il avait écrit cette requête touchante:

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de mourir
Te demander comme une aumône
Une goutte d'eau pour fleurir;

Si tu voyais une hirondelle
Un jour d'hiver te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau;
Pour toi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau!

Hugo comprit qu'il avait affaire à un lettré de race, à un artiste en poésie. Il traita Pierre Dupont en frère, lui donna l'hospitalité, le tira d'embarras et de misère. Quelques années après, Pierre Dupont était célèbre; il ne fut pas ingrat, et envoya à son illustre protecteur ces autres vers, qui sont comme éclos des premiers:

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis l'anémone a fleuri,
L'hirondelle a vu ta croisée
Ouvrir à son aile un abri;

Ton foyer est plein d'étincelles,
Ta vitre pleine de lueurs;
L'hirondelle y chauffe ses ailes,
L'anémone y dore ses fleurs.

En échange de cette aumône,
Reçois à chaque renouveau
Toutes les fleurs de l'anémone,
Toutes les chansons de l'oiseau.

N'y ein a mein coumeint no.

Quand lo régent no desâi à l'écoula que faut
âmâ sa patrie, l'étâi, ma fâi, bin d'accutâ; et po
cein on lo fâ ti, kâ n'est pas lè bons citoyens que
no manquent; mâ clia patrie, que l'est don la
Suisse et lo canton, l'est assebin lo veladzo, et tsi
no, tsacon tint à son veladzo, et mé qu'on ne crâi;
et s'on lâi tint dinsè, on a réson, kâ la tsemise est
pe prés què la roba. On sè cognâi, on sâ cein
qu'on vaut et cein qu'on pâo fèrè et n'est què justo
s'on sè crâi mé què lè z'auto. Quin honneu lâi
a-t-e pas po on veladzo quand lâi a on asseuseu âo
bin on dzudzo! et diéro ne sè redressè-t-on pas
quand on a on conseiller! kâ n'ia pas! ne faut pas